

Véronique Duborgel

Dans l'enfer
de l'Opus Dei

Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2007

À mes enfants

Avant-propos

Ce 19 mars 1996, les minutes et les heures me semblent s'écouler très lentement. Je n'ai rien d'autre à faire qu'attendre. À minuit, je serai délivrée. Je n'appartiendrai plus à l'Opus Dei. Je serai libre.

À 22 heures, le téléphone sonne. C'est une responsable du centre auquel j'appartiens. Elle me demande si j'ai oublié de renouveler mon engagement. C'est le jour de la Saint-Joseph, en effet, que chaque année, les membres doivent reconfirmer leur appartenance. Je lui réponds calmement que je n'ai pas oublié, qu'il s'agit là d'une décision mûrement réfléchie. Elle m'adresse quelques reproches et tente de me faire changer d'avis. En vain.

Depuis des années, entre janvier et mars, l'angoisse monte en moi à l'idée de l'échéance du 19 mars. Mais lorsque je fais part de mes doutes au sein de l'Opus Dei, on lève les yeux au ciel : c'est encore Satan qui se déchaîne et qui tente, à l'approche de la date fatidique, de détourner les âmes du chemin de la sainteté. Si je ne renouvelle pas mon contrat, le diable aura gagné. Et moi, je terminerai

Dans l'enfer de l'Opus Dei

en enfer. Car, me répète-t-on, quitter l'Opus Dei met le déserteur en état de péché mortel.

Ce 19 mars 1996, après treize ans passés dans cette institution sulfureuse, je prends le risque. Et depuis, je me pose régulièrement la question : où se trouve l'enfer ? Dans la rupture avec cette organisation, ou dans l'obéissance aveugle qu'elle exige de ses membres ?

Car pendant ces années de jeunesse, j'ai obéi, broyée dans l'engrenage de la « vocation ».

Pourtant, peu de personnes étaient aussi éloignées que moi des idées et des pratiques de cette organisation à la réputation sulfureuse.

À l'époque de ma rencontre avec l'Opus Dei, j'ai dix-neuf ans et je suis fiancée. Cette relation devient de plus en plus sérieuse, et nous pensons au mariage. Voilà tous les ingrédients d'une histoire d'amour. Ce sera un cauchemar. Car ce choix en a amené d'autres, et d'autres encore.

Ce fiancé, je ne suis pas allée le chercher bien loin. Sa famille s'était établie dans mon village depuis plusieurs années déjà. Ils étaient originaux, marginaux, mais j'aimais assez l'image qu'ils renvoyaient d'une famille unie, avec me semblait-il beaucoup d'amour et de dialogue. Naïve que j'étais ! Je croyais aux apparences.

Cette erreur de jugement est à l'origine de tout. De par son éducation et son mode de vie, mon futur mari s'est tout de suite trouvé très à l'aise au sein de l'Opus Dei. Pour lui, le changement était minime. Les pratiques religieuses quotidiennes, il

Avant-propos

les vivait déjà, à l'exception de quelques-unes. Pour lui, rien n'était étrange ou abusif. Cette nouvelle « famille » ne faisait que reproduire dans un fonctionnement quasi identique ce qu'il avait déjà vécu. Il en allait tout autrement pour moi.

Mariage et initiation : je me suis trompée deux fois et deux fois de la même manière. Avec une petite différence quand même. Pour le mari, c'est moi qui l'ai choisi, pour l'Opus Dei, d'autres m'ont forcé la main. Et je me suis laissée faire, sans rien dire. Encore une énigme pour moi.

Si je prends la plume aujourd'hui, c'est à la fois pour moi et pour les autres. Pour moi qui ai besoin de comprendre comment et pourquoi j'ai dilapidé ma jeunesse avec des gens qui n'étaient pas mon genre. Pour les autres qui sont déjà dans les filets de ce genre d'organisations ou qui risquent de s'y laisser prendre demain. Pour épauler ceux qui désirent en sortir mais redoutent de faire le pas. Mais je crois surtout que, si j'écris, c'est pour rendre hommage à tous ceux qui ont souffert et n'ont pas été écoutés, et pour rendre justice à toutes les femmes victimes de violences physiques, morales, psychologiques. Essayer de prêter ma voix, ou plutôt ici mon écriture, à celles que l'on n'écoute pas et qui « portent leur croix » en silence. Parce que je crois à la force du témoignage, ce livre est devenu un devoir.

Au départ, je ne voulais pas m'attarder sur cette histoire. L'idée ne m'avait même pas effleuré l'esprit. Je quittais l'Œuvre – « Opus Dei » signifie

Dans l'enfer de l'Opus Dei

« Œuvre de Dieu » en latin ; entre eux, les membres disent souvent « l'Œuvre » pour désigner cette prélatrice¹ – sur la pointe des pieds, discrètement, sans faire de vagues, comme j'y étais venue. Heureuse d'en partir, mais sans acrimonie. L'Opus Dei en a décidé autrement.

Je ne demande pas au lecteur de prendre position, mais simplement de lire ce livre sans a priori. J'espère seulement que celui-ci ne sera pas « mis à l'Index » comme le sont tous ceux que l'Œuvre ne juge pas dignes d'être portés à la connaissance de ses ouailles.

Certaines personnes peuvent aimer l'Œuvre, voire s'y sentir bien. Je les respecte. Et j'espère qu'elles respecteront aussi ma position. Mais je ne m'interdis pas de dire ce que l'Opus Dei représente de sectaire pour moi, et pas seulement pour moi, mais pour toutes les personnes qui en sont sorties culpabilisées, abîmées, détruites. Elles sont nombreuses.

1. L'Opus Dei a été érigée en « prélatrice personnelle » du pape le 28 novembre 1982, un statut juridique particulier dans l'Église, taillé sur mesure, et qui fait dépendre ses responsables directement du Saint-Père et non des évêques diocésains.

1

En route vers la sainteté !

En 1982, j'ai dix-neuf ans, je suis à l'Université, où j'ai pas mal d'amis. Je suis comme toutes les filles de mon âge, je m'habille à la mode, plutôt hippie, je sors au cinéma. Je suis romantique. Je préfère *La Dame aux camélias* à *Orange mécanique*. Je suis d'un naturel assez gai et optimiste. Cette année-là, je prends une décision qui va me mener jusqu'en enfer : je me fiance à un homme qui, détail, vient d'entrer à l'Opus Dei. Mais ce « détail », je ne le connais pas encore.

Il est vrai que je ne sais pas grand-chose de la vie. Aînée de trois enfants, j'ai grandi dans un petit village situé près de la frontière suisse. Ma mère, comme ses sœurs, est croyante et pratiquante tandis que mon père ne veut pas entendre parler de religion. Puisque saint François de Sales est passé dans ma région, j'ai été baptisée catholique plutôt que protestante, voilà tout. Pendant toute mon adolescence, je vis comme je veux, et la morale de l'Église n'est pas nécessairement la mienne. Je passe directement de la sortie de boîte de nuit à la messe du dimanche – je profite du sermon pour me reposer

un peu. J'ai des petits amis. Pour moi, la religion n'a pas vocation à régir un mode de vie. Mais au fond, je manque de repères, j'ai l'impression d'être en chute libre, et j'aimerais me poser, croire en quelque chose. Ce qui est sûr, c'est que je suis en quête d'idéal, de perfection. Le monde à mon avis ne tourne pas rond, il y a trop d'horreurs partout, je veux que cela change, mais je ne sais pas comment faire. Des questions existentielles se bousculent en moi. J'ai peur de la mort, je dors la lumière allumée et je lutte contre le sommeil car je redoute de ne pas me réveiller.

Je recherche quelque chose, mais je ne sais pas quoi.

Avec mon fiancé, je me suis remise un peu à la pratique religieuse, je vais à la messe, je parle spiritualité. Mon amoureux m'apporte un idéal familial. Je le choisis pour des raisons obscures. J'éprouve une certaine admiration pour cet homme plus âgé que moi de quatre ans. Avec lui, j'aborde les sujets qui me préoccupent, il m'apporte quelques bribes de réponses. Fin 1982, nous lisons dans *Le Monde* un article sur l'Œuvre. Pas positif d'ailleurs, si ma mémoire ne me trompe pas. Je ne m'y intéresse pas vraiment, me disant que c'est un nouveau mouvement, un de plus, dans l'Église catholique. À peu près à la même époque, nous sommes invités chez un jeune homme que nous rencontrons parfois à la sortie de la messe. Lorsque nous arrivons chez lui, il y a plusieurs autres personnes, tous des hommes. Je me sens un peu isolée. Dans la bibliothèque, se trouve le livre *Chemin* écrit par Mgr Escrivá, fondateur de l'organisation, recueil d'aphorismes qui est

le livre de chevet des adeptes. Je ne le remarque pas, et la discussion ne tourne pas trop autour de l'Opus Dei, même si on en parle un peu. Personne dans l'assemblée ne dit y appartenir. D'ailleurs, aucun des participants ne semble vraiment connaître ce « mouvement ». Pourtant tous sont membres de l'Œuvre ! Et tous gardent le secret.

J'apprendrai plus tard que notre hôte est surnuméraire. Cette appellation propre au jargon de l'institution désigne un membre qui peut se marier, mener une vie « normale », à condition de respecter des préceptes de vie très rigoureux. C'est le statut que j'aurai moi-même pendant treize ans. Les autres hommes que je croise chez lui ce soir-là sont, eux, numéraires. Célibataires, ils ont promis chasteté, pauvreté et obéissance. Laïcs, ils vivent en communauté dans des foyers et exercent la plupart du temps une activité professionnelle. Mais leur vie, leur énergie, comme leurs revenus, sont tout entiers voués à l'Œuvre.

Avec le recul, je trouve cette soirée marquée par la dissimulation tout à fait ahurissante. La seule évocation de ce souvenir me met mal à l'aise. Pourquoi cacher cette appartenance ? À chaque fois que j'y repense, j'ai l'impression d'une machination. Cette rencontre s'achève de manière sympathique, mais je n'en retire rien, si ce n'est que notre hôte va se marier sous peu. C'est au moins un point commun entre nous. Pour mon fiancé, il en ira tout autrement. Je date sa fréquentation de l'Œuvre de cette soirée. Notre hôte l'avait sans doute organisée à son domicile pour présenter sa « proie » aux numéraires qui ont approuvé ce choix. La machine

était lancée. A-t-on conseillé à mon futur mari de me tenir à l'écart, de ne pas me parler directement ? Mon expérience future m'incite à le croire.

Quelques mois plus tard, mon fiancé me propose de rencontrer un groupe de filles dans un centre culturel dont il me dit le plus grand bien. Il s'agit du centre Le Rocher, à Genève : les antennes locales de l'Œuvre portent toujours des noms sibyllins. Là, je rencontre des jeunes filles très sympathiques et accueillantes. Toujours cette constance de la joie et de la gaieté, que l'on retrouve partout, au moins en apparence. À croire que dans ces centres se crée un monde factice, un décorum fait pour séduire et engluier les gens. En franchissant les portes du Rocher, j'ignore où je mets les pieds. Rien n'indique une quelconque couleur ou appartenance religieuse. Il y a, déposées çà et là, des brochures sur l'organisation, mais je ne m'y intéresse pas.

Au Rocher, tout le monde est donc joyeux, accueillant et dynamique. Je m'inscris même à un cours de couture. J'adore les tissus, et j'aime confectionner des vêtements. Là, je fais la connaissance d'autres filles de mon âge. Je ne me pose pas trop de questions. Pour moi, ce centre est une espèce d'association où des jeunes se retrouvent pour diverses activités. Rien d'anormal donc. Une fois encore, personne ne me parle d'Opus Dei, ou même de religion. Lors des pauses, nous écoutons les Beatles, ou bien certaines filles espagnoles se mettent à la guitare. Parfois, le soir, nous partageons une fondue au chocolat. Délicieux ! Tout cela est très convivial. Je ne me méfie pas. Pourquoi d'ailleurs devrais-je être sur mes gardes ?

Je fréquente l'endroit depuis quelque temps lorsque mon fiancé me demande si je suis d'accord pour y rencontrer un prêtre de sa connaissance. Pourquoi pas ? Je me souviens de cette première fois. Ce prêtre est espagnol et il est âgé d'une quarantaine d'années. Il porte la soutane. Cela commence par un quiproquo. J'ai rendez-vous avec lui. On me fait attendre dans une belle pièce. Je patiente pendant une heure. Lui aussi, mais pas au même endroit car ni l'un ni l'autre n'a été prévenu de notre arrivée mutuelle.

Nous en avons ri. L'atmosphère était détendue. Nous avons parlé mariage, enfants, famille, religion, foi. Rien, absolument rien dans cette conversation ne m'a semblé bizarre. À aucun moment l'Opus Dei n'a été abordé. J'aurais pu aiguiller la discussion sur le sujet, car il y avait un peu partout dans la pièce des brochures avec la photo de Mgr Escrivá, l'omniprésent fondateur. Quand je lui ai juste demandé si le centre culturel était catholique, il m'a répondu par l'affirmative, me demandant si j'avais déjà visité la chapelle. Je lui ai répondu que non, je ne savais même pas qu'il y en avait une, et nous en sommes restés là. Rien de plus. Juste le confessionnal et la chapelle, qu'à la fin de notre entretien une femme m'a emmenée visiter. En y entrant, celle-ci a fait une genuflexion bien marquée et un signe de croix. J'étais très empruntée, je l'ai donc imitée. C'était une petite pièce, avec un autel contre le mur, des bancs sur deux ou trois rangées. Le tabernacle était recouvert de tulle blanc, et une petite lumière rouge indiquait la « présence réelle », le fait que l'hostie consacrée, donc le corps du Christ, se trou-

vait à l'intérieur. La fenêtre était faite de vitraux, et la pièce était assez sombre. C'était la première fois que je voyais une chapelle dans un appartement. La femme m'indiqua une porte sur la gauche, à l'entrée de la chapelle, et me dit que c'était le confessionnal. C'était une numéraire, évidemment, mais alors j'ignorais jusqu'à l'existence de ce mot.

À l'époque, je ne savais pas non plus que mon fiancé s'était engagé dans l'Œuvre. Il ne m'en avait lui-même rien dit, le prêtre non plus ne m'en a pas parlé, et pourtant il le savait. C'est même sans doute avec lui qu'a dû se faire le contrat entre l'Opus Dei et mon mari. En tout cas, la politique de ce prêtre a été de me laisser dans l'ignorance. Nous avons en revanche parlé des difficultés que notre mariage posait à ma belle-famille. En effet, mes futurs beaux-parents étaient opposés à notre union. Pour eux, leurs enfants devaient rester vivre à leurs côtés. Une étrange philosophie qu'ils avaient néanmoins réussi à imposer à leur entourage puisque mon mari, à vingt-cinq ans, a été le premier de six enfants à se marier. Tous les autres n'avaient pas encore quitté le nid familial ! Ils n'assisteront d'ailleurs pas à la cérémonie, pas plus qu'ils ne viendront au baptême de notre premier bébé.

Face à l'hostilité des parents de mon fiancé, le prêtre nous conseille de patienter une année. Je ne vois pas cela de cette façon, arguant que de toute manière une année de plus ne changerait rien. On pourrait bien attendre dix ans qu'ils refuseraient toujours. Mais le prêtre de l'Œuvre insiste. Il me dit que je ne suis pas prête. Prête à quoi ? Sans doute pour l'Opus Dei. Car pendant cette année d'at-

tente, cet homme me conseille de suivre des cours de doctrine. Il s'agit d'un genre de catéchisme pour adulte, avec questions existentielles et morales. Une jeune fille espagnole me dispensera cet enseignement une ou deux fois par semaine.

A posteriori, je pense que cette rencontre avec le prêtre n'avait pour but que d'évaluer ma capacité à être enrôlée en même temps que mon fiancé.

Il est tout de même étonnant, alors que l'on fréquente quelqu'un en vue de l'épouser, que celui-ci vous cache un engagement aussi important ! C'est déjà bâtir un projet de mariage, un projet de famille, sur des cachotteries, des secrets ! L'Opus Dei, par le silence du prêtre sur la vocation de mon fiancé, s'est prêté à cette manipulation, la première d'une longue série. Naïve que j'étais ! Le mariage était secondaire. Ce qui importait, c'était de me former de manière à s'assurer que mon futur mari n'aurait pas à subir les foudres d'une épouse récalcitrante. Mais en ce début 1983, j'ai tout juste vingt ans et je suis loin de soupçonner tout cela. Pour moi, une seule chose compte : je vais me marier.

Les cours de doctrine sont intéressants. Certains points me choquent. Ce sont par exemple les questions de l'infailibilité du pape, de l'exclusivité de la vérité dans la ligne apostolique ; mais surtout, ce qui me tarade, c'est la question du mal, que Dieu l'ait permis, du lien de ce mystère avec notre liberté, si nous en disposons seulement, de la prédestination de toutes choses avec une création qui me semble d'emblée problématique. Il y a aussi le refus de l'ordination des femmes qui me pose problème, ou encore la richesse de l'Église côtoyant

Dans l'enfer de l'Opus Dei

la misère. J'ai droit à toutes les réponses standard sur ces sujets, réponses répétées à l'identique quand je renouvelle mes questions.

Très vite, je me rends compte que je dois juste écouter en silence et approuver. Si je manifeste une incompréhension, mon enseignante me dit de faire confiance, de m'abandonner au mystère. Si par hasard je ne suis pas d'accord avec un enseignement, ce qui arrive souvent, elle balaye le problème. Je dois comprendre, admettre que j'ai tort, et me plier à la vérité. Lors des cours de catéchisme approfondis pour adultes, des questions existentielles telles « Dieu existe-t-il ? », « Quel est le sens de la vie ? »... sont posées. D'un point de vue intellectuel, cela me convient tout à fait et m'intéresse. Que Mgr Escrivá soit cité très souvent, cela ne me dérange pas non plus. Je mets toutes les citations dans le même panier, n'ayant que très peu de culture religieuse. Mais je reste un peu sur ma faim, puisque j'ai vite compris la règle du jeu : ne pas contredire. Donc, je reçois cette formation, je dis oui à tout, ou plutôt je ne dis rien.

J'aurais pu arrêter et avouer que ces cours ne m'apportaient rien, que je perdais mon temps. Mon extrême docilité peut paraître incompréhensible. Mais cette fille espagnole, je l'aime bien, nous sommes devenues amies. Elle se donne du mal pour moi. Je ne veux pas lui faire de peine.

Avec l'expérience, je comprends l'importance du vecteur humain sans lequel l'Opus Dei ne parviendrait à harponner personne ou presque. Psychologiquement, l'« amitié » joue un rôle majeur pour susciter de nouvelles vocations.